

PETIT
DISCOURS

PRONONCÉ

AU MARIAGE DE M. DE C^{***},

AVEC M^{lle} DE M^{***}.

Ce n'est pas la moins auguste des fonctions d'un ministère divin, que celle que nous exerçons en bénissant l'union légitime des époux. Dieu lui-même donna, dans le jardin d'Eden, la première des bénédictions nuptiales aux premiers auteurs du genre humain. C'est à ce temps d'innocence et de bonheur, c'est à l'origine même des choses, que remonte l'institution et la sainteté du mariage; son unité et son indissolubilité furent les premières de toutes les lois. Le divin fondateur du christianisme, non content de rétablir ces lois dans leur vigueur et leur pureté primitives, daigna, pour imprimer au mariage un caractère encore plus saint, l'élever à la dignité de sacrement. Oh! comme la religion ennoblit les destinées de l'homme, et embellit, en les sanctifiant, toutes les époques de sa vie! A peine né, il devient, par le baptême, enfant de Dieu; époux, il représente Jésus-Christ dans la famille, tandis que l'épouse, par sa soumission et sa tendresse, est une figure touchante de l'Eglise; père, il devient l'image du Dieu créateur et père de tout ce qui respire; mourant, il bénit sa postérité, et après lui avoir ouvert l'entrée

d'une vie mortelle, il lui montre, en descendant avec les espérances de la foi dans la tombe, le chemin de la véritable immortalité. Que l'on compare ces grandes vues, ce plan sublime, où tout est digne de Dieu, perce que tout aboutit à l'éternité, avec les pensées étroites et basses de cette philosophie irréligieuse, qui dégrade et flétrit tout ce qu'elle touche. Qu'est-ce à ses yeux que l'homme? Elle le considère, à sa naissance, comme l'ouvrage du hasard ou d'une fatalité aveugle; dans le cours de la vie, comme le vil jouet des passions; à la mort, comme la triste proie des vers et du néant. Ainsi, plus de dignité morale dans l'homme, plus de liaison avec la Divinité, plus d'avenir immortel pour lui. C'est cette philosophie rampante qui avait déshonoré parmi nous l'union conjugale, en introduisant dans la législation le scandale monstrueux du divorce, et en réduisant cette alliance sacrée qui se forme au pied des autels, et dont la stabilité fait la gloire, à n'être plus qu'un contrat vulgaire et profane, une société passagère et incertaine, que le caprice ou l'intérêt peut dissoudre. Tant elle avait à cœur d'ôter à notre nature tout ce qui l'honore et la distingue, d'assimiler la créature raisonnable à la brute, de renverser le fondement des mœurs, de déchirer le sein de la famille, et de la remplir de trouble, de confusion et d'opprobre!

Oh! que ces égaremens vous inspirent d'horreur, à vous, mon Frère et ma Sœur en Jésus-Christ, qui venez vous jurer mutuellement, sous les yeux du souverain Etre, une inviolable fidélité, et vous unir par des liens honorables que la religion va consacrer, et que la mort seule pourra rompre! Elevés l'un et l'autre dans les maximes de la foi et de la piété chrétienne, vous connaissez le prix des grâces attachées au sacrement que vous allez recevoir; et vous vous êtes préparés à cette religieuse cérémonie, comme à une action sainte qui doit influer sur le bonheur du reste de vos jours, et sur votre destinée éternelle.

Vous savez, et c'est dans ce moment solennel qu'il convient de rappeler ces graves pensées, vous savez que les biens et les maux sont dans les mains de Dieu seul; qu'il dispose à son gré de tous les événemens et du sort des hommes; et qu'il ne faut attendre que de lui, et les vraies joies, et les vertus bien préférables aux délices, et les consolations si nécessaires à notre faiblesse, qui soutiennent l'âme au milieu des peines inévitables de la vie. La seule protection puissante est la sienne; et il n'y a d'unions vraiment heureuses, que celles qu'il daigne bénir. Sans ces précieuses et divines bénédictions, dont la source est, pour les époux, dans le sacrement qui sanctifie les nœuds, tous les dons de la nature ou de la fortune, le nom, la naissance et la faveur, les qualités les plus brillantes ou les plus aimables selon le monde, jointes même à la réciprocité de sentimens la plus parfaite, ne seraient que de faibles garans d'un bonheur durable. Si l'on voit tous les jours, hélas! tant d'espérances trompées, tant de cruels mécomptes, c'est souvent parce que les alliances, d'ailleurs les mieux assorties, et qui réunissaient le plus de ces avantages humains et naturels, n'ont pas été formées sous des auspices assez saints, que le ciel ne les a pas vues d'un œil favorable, et que le sacrement, peut-être profané en même temps que reçu, au lieu de leur imprimer le sceau de la grâce, les a marqués du funeste caractère de l'anathème.

Il n'en sera pas ainsi, mon Dieu, de l'alliance qui va unir ces deux jeunes cœurs. La religion y préside; elle va dicter elle-même et sceller leurs engagemens: vous les ratifierez, Seigneur, mais daignez, de plus, exaucer tous les vœux qu'ils vous adressent en ce moment, et ceux que forment à vos pieds, dans une circonstance si touchante, les auteurs de leurs jours, leurs proches, leurs amis, et enfin votre ministre. Oui, Seigneur, si l'intérêt le plus vif, si les prières les plus ardentes de celui qui va recevoir en notre nom et consacrer leurs promesses mutuelles, peuvent ajou-

ter aux grâces que vous vous préparez à répandre sur eux, comblez-les, je vous en conjure, de vos bénédictions les plus abondantes; environnez leur union d'honneur, de prospérité, de tous les charmes et de tous les ornemens de la vertu; confiez-les, comme le jeune Tobie et son épouse, à la garde d'un de vos anges; qu'ils se chérissent, qu'ils se consolent et s'animent réciproquement à la pratique des plus saints devoirs; qu'ils vieillissent ensemble, qu'ils voient les enfans de leurs enfans; et que la mort ne les sépare enfin un moment, que pour les réunir à jamais au sein de la véritable et immortelle félicité.

APRÈS LE MARIAGE.

C'en est fait, mon cher Frère et ma chère Sœur en Jésus-Christ: vos destinées sont unies pour toujours. Après vous en avoir félicité l'un et l'autre, avec tout l'intérêt que la sincère amitié, que la charité chrétienne inspirent, je vous invite à considérer un instant les obligations que votre nouvel état vous impose. Vous ne devez avoir désormais qu'un cœur et qu'une âme. Après le devoir d'aimer et de servir Dieu, qui tient le premier rang entre les devoirs, et auquel tous les autres sont subordonnés, il n'en est point de plus sacré pour vous, que de vous aimer et vous assister mutuellement. Un amour plus respectueux distinguera l'épouse; une tendre condescendance fera chérir l'autorité de l'époux. S'il plaît au Ciel d'accorder à votre union la fécondité, vous regarderez comme votre affaire la plus importante, de donner à vos enfans une éducation chrétienne, et de veiller avec sollicitude sur le dépôt de leur innocence. Le présent que vous leur auriez fait d'une vie mortelle, ne serait qu'un don funeste, si vous ne leur appreniez à mériter une vie et un bonheur qui ne finiront point. Après vos enfans, vos serviteurs réclameront aussi vos soins. Vous n'oublierez pas que vous répondez de leurs âmes, immortelles comme les vôtres et rachetées au même prix. Dieu exige que vous le fassiez adorer par ceux qui

vous sont soumis, et que vous ne souffriez autour de vous ni l'absence, ni l'impureté, ni le scandale. C'est là peut-être le devoir le plus négligé, le plus ignoré de nos jours, le point sur lequel nous nous sommes le plus écartés des exemples de nos pères. Chaque famille autrefois était comme une église domestique, à qui ses chefs tenaient lieu de pasteurs; chaque maison était comme un temple, où le sacrifice du matin et celui du soir s'offraient en commun tous les jours. La religion réglait tout le détail de la vie, les lois de l'église étaient observées; les mets défendus ne souillaient point la table des fidèles; les maîtres et les serviteurs paraissaient ensemble, au moins une fois chaque année, à la table de Jésus-Christ, la décence était dans les mœurs, et la piété dans les âmes. Ainsi vécurent les premiers chrétiens: ainsi vivaient nos aïeux; et il y a moins d'un siècle que ces usages étaient encore les nôtres. Que ne nous en a-t-il pas, hélas! coûté, pour les avoir laissé abolir! que sont devenus parmi nous la foi publique et particulière, la subordination domestique, l'amour filial, la sainteté des mariages, la fidélité envers le prince et la patrie, tout l'ordre social en un mot, depuis que Dieu n'a plus été compté pour rien, et que son culte a été abandonné! N'est-il pas temps enfin, qu'instruits par une si cruelle expérience, nous revenions aux principes conservateurs, qui firent toute la prospérité des générations qui nous ont précédés?

Nous avons droit d'attendre de vous, jeune Guerrier, qui, à la fleur de vos ans, n'êtes déjà point sans gloire, que vous pratiquerez sans faiblesse et professerez sans respect humain une religion dont vos maîtres s'honorent, qui a souvent fait des héros, et qui fut toujours chère aux cœurs nobles et courageux.

Et vous, jeune Chrétienne, qui venez de recevoir le titre d'épouse, vous que nous vîmes, il y a si peu d'années, approcher pour la première fois de l'autel avec une émotion religieuse et profonde, nous espé-

rons que vous envisagerez toujours la piété comme le véritable ornement et le plus bel apanage de votre sexe, et que vous préférerez constamment à toutes vanités souvent frivoles que le monde estime, les vertus bien plus précieuses que Dieu récompense.

Je vais monter à l'autel. Puissiez-vous tous deux obtenir, par l'efficace du divin sacrifice, les secours qui vous sont nécessaires, pour user saintement des bienfaits du Ciel, et vous rendre toujours plus dignes de sa protection et de ses faveurs!

PETIT
DISCOURS

POUR

UNE ABJURATION.

Au nom du Père, et du Fils, et du St-Esprit.

Monsieur F. C. L., comte de S^r P^{re}
Madame L. C. H. de W^{re}, comtesse de S^r P^{re}
Mademoiselle L. J. C. F., comtesse de S^r P^{re}.

QUEL doux et consolant ministère je viens exercer à votre égard ! et que je m'estime heureux qu'il ait plu au Seigneur de me choisir pour être auprès de vous l'instrument et l'organe de ses grandes miséricordes ! Vous étiez, non par votre faute, ni par le choix de votre volonté, mais par un malheur attaché à votre origine, éloignés du royaume de Dieu. Vous connaissiez Jésus-Christ ; mais vous ne connaissiez pas l'Eglise, son épouse, la seule dispensatrice de tous ses trésors, et l'unique mère de ses légitimes enfans. Une antique barrière s'élevait entre vous et la Cité sainte où il a établi sa demeure, où se garde le dépôt de ses lois et de la saine doctrine, où s'offre le sacrifice de propitiation pour les péchés du monde, où l'Esprit sanctificateur communique ses dons, et où coule le fleuve des grâces et des consolations divines. Le moment est venu où cette barrière va enfin tomber ; les portes de la véritable Jérusalem s'ouvrent pour vous recevoir ; vous êtes sur le seuil sacré de la maison du Dieu vivant, et vous

voyez devant vous l'autel où bientôt vous serez admis à la participation des plus adorables mystères. Partout ailleurs le culte divin n'est qu'une ombre et un simulacre ; le ministère, une représentation vaine ; la croyance, une erreur ; l'espérance, une illusion, et le nom de Chrétien, un vain titre séparé de tous les droits qui nous le rendent si cher et si précieux. Ici seulement sont la substance des choses, la Divinité présente, la réalité du sacrifice et des sacremens de la loi nouvelle, la légitimité et la puissance du sacerdoce, l'intégrité de la foi, la solidité des promesses, l'efficacité de la prière, et les gages assurés d'une immortelle vie.

Entrez en possession de tous ces biens, ô vous qui avez vu luire un rayon de la lumière céleste au milieu des ténèbres dont vous étiez environnés ! qui, marchant à cette clarté et cherchant la vérité avec persévérance, êtes parvenus à la connaître toute entière, et qui allez sortir enfin pour jamais de la région des ombres de la mort, pour passer dans celle que le soleil de justice éclaire, échauffe et vivifie.

O mon Dieu ! que votre prédilection est marquée pour certaines âmes ! et que nous avons à bénir, à admirer les prodiges de votre miséricorde sur les uns, tandis que nous avons tant à gémir et à trembler pour les autres ! Pourquoi, Seigneur, si toutefois il est permis de vous interroger sur le plus profond de vos secrets, pourquoi, dans ce siècle d'aveuglement et d'infidélité, pendant qu'un si grand nombre d'enfans de l'Eglise rejettent la doctrine de vérité qu'ils avaient sucée avec le lait, se détournent de la lumière qui les éclaira dès le berceau, et renoncent au salut qu'ils avaient pour ainsi dire dans les mains ? pourquoi des personnes nées au sein de l'erreur, et nourries de ses maximes, conçoivent-elles tout-à-coup la pensée de revenir à l'antique foi depuis si long-temps abandonnée par leurs pères, et sont-elles enflammées d'une ardeur qui les élève au-dessus de toutes les considérations humaines, leur fait braver les préju-

gés d'une secte et ceux d'un monde impie, rompre les liens de la chair et du sang, sacrifier tant d'intérêts chers à la nature, pour acheter à ce prix le bonheur d'être comptées au nombre des brebis de votre bercail et des héritiers de votre royaume? Qui a pu leur mériter une grâce si puissante? Dirons-nous qu'elle était due à des esprits droits, à des cœurs généreux tels que les leurs? Non, grand Dieu! ce serait parler un langage trop humain. Nous savons que vos faveurs sont gratuites; que, si vous les accordez quelquefois à titre de récompense, ce que vous récompensez dans vos créatures, ce sont encore vos propres dons, et que la raison première de vos bienfaits ne se trouve que dans votre bonté même.

Quelle reconnaissance ne devez-vous donc pas à votre Dieu, vous qu'il a daigné choisir et attirer à lui par un pur effet de son amour? Toutes les grâces temporelles, tous les dons de la nature ne sont rien au prix d'une telle faveur. Hélas! que vous eussent servi la naissance et la fortune, les dignités et les emplois, les talens de l'esprit, et des connaissances peu communes, surtout chez un sexe à qui les études profondes sont ordinairement étrangères? La probité elle-même, et la délicatesse, et l'honneur, et les autres vertus humaines, de quoi vous eussent-elles servi, si le Seigneur vous eût laissés vivre et mourir dans sa disgrâce? Mais admirons les industries de sa bonté, les ressources de sa sagesse! il a employé ces avantages périssables comme des moyens pour vous conduire aux seuls biens qui demeurent éternellement; il vous a placés dans une condition élevée, pour vous faire mieux connaître le vide et le faux des grandeurs humaines; il vous a ensuite ménagé, par de salutaires afflictions et d'utiles revers, le loisir qui manque dans la prospérité pour méditer sur les grands intérêts de l'avenir; il vous a fait trouver le remède de l'erreur dans l'intempérance même de la lecture, où l'on trouve si souvent l'écueil de la foi; il vous a donné l'amour du vrai,

avec un sens exquis pour le discerner. Dans cette multitude innombrable de livres que la presse enfante chaque jour, il vous a appris à distinguer ces productions du génie joint à la vertu, qui honorent ce siècle d'ailleurs si déshonoré, qui répandent un nouveau jour sur ces anciennes vérités, bases de toutes les autres, que l'hérésie et l'incrédulité se sont tant efforcées d'obscurcir, et vengent si puissamment la religion et la morale de tous les outrages qu'elles ont reçus: ces écrits ont fixé toute votre attention et fait toutes vos délices; leurs auteurs sont devenus vos amis et vos conseillers; de savantes conférences sur les matières controversées vous ont attirés au pied de la plus célèbre de nos chaires; la grâce divine a fait le reste, ou plutôt elle a tout fait; et lorsque vous êtes venus réclamer mon ministère, je n'ai trouvé ni ténèbres à dissiper, ni doutes à résoudre, mais des désirs ardents à satisfaire, et une tendre affection pour l'Épouse de Jésus-Christ, affection qui n'aspirait plus qu'aux embrassemens de cette mère vénérée et chérie.

Venez donc, et que votre réconciliation avec elle ne soit point retardée. Protestez hautement de votre soumission à ses lois, de votre respect pour ses légitimes pasteurs, de votre fidélité inviolable à croire ce qu'elle enseigne, à pratiquer ce qu'elle commande, à régler votre vie entière d'après son esprit et ses maximes. Consolez l'Église de Dieu qui vous reçoit aujourd'hui dans son sein: elle pleure tous les jours l'apostasie de ses enfans, le mépris qu'ils font de ses dogmes et de ses plus saintes ordonnances, leur haine, leurs fureurs, leurs scandales. Hélas! nous ne pouvons vous le dissimuler: vous trouverez dans cette vénérable société fondée par les apôtres, où vous entrez aujourd'hui, un petit nombre de modèles à suivre et beaucoup de mauvais exemples à éviter. Les temps prédits sont arrivés; le relâchement a prévalu; la charité s'est refroidie, et, à l'exception d'un petit nombre de vrais justes, les enfans de lu-

mière ne se distinguent presque plus des enfans de ténèbres.

O divin Sauveur ! il n'en sera pas ainsi de ceux que votre Epouse va enfanter en ce moment. Elle ne se glorifiera pas en vain de ces nouveaux signes de sa fécondité qui honorent sa vieillesse, et qui ne tourneront jamais à sa honte. Ce n'est pas une joie trompeuse, que celle qu'elle éprouve en recueillant ces débris du grand naufrage qui lui coûta tant de larmes il y a trois siècles, et lui arracha une si grande partie de ses entrailles. Non, j'ose en répondre, ces âmes franches et généreuses, qu'une profonde conviction et une piété sincère ramènent à ses pieds et dans ses bras, aimeraient mieux perdre mille fois la vie, que de manquer aux sermens qu'elles vont faire, que de désavouer par leurs œuvres le titre sacré de Catholiques qu'elles vont recevoir, de rougir de leur foi ou d'abuser des grâces dont le Ciel se prépare à les combler. On les verra répandre en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ, inspirer par leur ferveur une noble émulation aux plus zélés d'entre les anciens fidèles, et ramener au bercail, par la double persuasion des discours et des exemples, une partie des brebis qui suivent encore la voix des pasteurs étrangers.

Voilà ce que l'Eglise attend de vous, ô Famille déjà responsable par vos vertus, et qui allez acquérir de nouveaux droits à notre estime par la religieuse et honorable démarche que vous allez faire, par votre réunion à la grande famille catholique.

Mais j'enchaîne trop long-temps l'impatience où vous êtes de prononcer vos saints engagements. Dieu est ici présent pour les recevoir ; les anges se sont hâtés pour en être témoins ; tout le ciel est attentif pour les recueillir ; et le prêtre n'attend plus que le moment où vous les aurez proférés, pour vous affranchir, au nom et par l'autorité de l'Eglise, des liens qui vous tiennent encore séparés d'elle.

Lisez donc cette antique formule de foi, qui re-

monte aux premiers âges du christianisme, et qui a été approuvée par tant de conciles. Déclarez votre adhésion à la doctrine de Nicée, à celle de Trente ; et unissez-vous extérieurement, comme déjà vous êtes unis d'esprit, de cœur, à la seule autorité invariable et infaillible qu'il y ait jamais eu sur la terre.

PETIT
DISCOURS

PRONONCÉ A MARSEILLE,

Devant Monseigneur l'Archevêque, les Autorités civiles et militaires, les Administrateurs des prisons, et des personnes charitables de l'un et l'autre sexe,

POUR LA

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE

DES NOUVELLES PRISONS DE CETTE VILLE.

MONSEIGNEUR,

Le temple le plus magnifique, élevé en l'honneur du Dieu de l'Évangile, lui serait moins glorieux que ne l'est ce modeste sanctuaire, que votre bénédiction vient de consacrer. La vraie gloire du Dieu fait homme, c'est sa charité immense, sa condescendance infinie pour les hommes, et surtout pour les plus délaissés et les plus malheureux d'entre les hommes, pour ceux mêmes que le monde semble avoir le plus de droit d'oublier, et que la société se voit contrainte à retrancher de son sein.

Lorsque Salomon dédia au Dieu très-haut, avec un si grand appareil de cérémonies et de sacrifices, le plus beau temple et le plus somptueux qui fût dans l'univers, il s'étonna que la Majesté divine daignât y descendre et y reposer entre les ailes des chérubins. Eh quoi ! s'écria-t-il dans le transport de son admi-

ration et de sa reconnaissance, est-il donc vrai que le Tout-Puissant s'abaisse ainsi jusqu'à l'homme ; que celui dont le ciel et les cieux des cieux ne sont pas dignes, vienne habiter sur la terre, dans une maison que des mains mortelles ont construite : *Ergone credibile est ut habitet Deus cum hominibus super terram* (1) ?

Si cet étonnement était juste, lorsque la Divinité ne s'était encore choisi, dans le monde entier, qu'une seule demeure, sur la sainte montagne de Sion, et dans un sanctuaire qui surpassait en magnificence tous les palais des rois, que dirons-nous de la bonté du Dieu des chrétiens, qui, non content de résider au milieu de nous, dans cette multitude d'édifices sacrés qui remplissent nos villes, et où le peuple fidèle accourt pour l'honorer tous les jours, non content de sanctifier par sa présence nos bourgades et nos moindres hameaux, où sa maison quelquefois est couverte de chaume comme celle du pauvre et du laboureur qui l'invoque, ne veut pas même qu'il y ait un seul asile des misères et des infortunes humaines, où il n'habite avec les malheureux ? Entrez dans ces tristes séjours de la douleur : partout on vous montrera, à côté du lit de la veuve désolée, du grabat où languit la vieillesse, du berceau où la charité nourrit l'enfant abandonné de sa mère, au milieu des malades, des mourans, de tout ce qui souffre, l'humble tabernacle où il s'est renfermé pour entendre de plus près leurs gémissemens et leurs soupirs, l'autel où il s'immole pour leur soulagement et leur salut. Que dis-je, ô Sauveur adorable ? ces lieux redoutés eux-mêmes, où la justice des hommes exerce ses rigueurs, ne vous seront pas étrangers ; on ne pourra vous bannir des prisons mêmes et des cachots. Votre amour y vient chercher les plus infortunés des mortels, ceux qui sont à la fois malheureux et coupables ; ils vous auront toujours au milieu d'eux : voilà leur demeure, et voici la vôtre.

(1) II. Paral. vi, 18.

Celui que presse et déchire le remords, viendra ici calmer ses noirs chagrins, en versant des larmes de repentir à vos pieds; celui que le glaive des lois est prêt à frapper, viendra ici se réfugier dans votre sein, et croira entendre de votre bouche un arrêt de miséricorde éternelle; celui qui n'a plus d'autre perspective sur la terre que les fers et d'interminables douleurs, viendra ici puiser auprès de vous d'immortelles espérances, et contempler, dans un avenir un peu plus éloigné, une heureuse délivrance et des joies infinies qu'il peut encore mériter. En leur promettant un bonheur futur, vous n'oubliez pas leur présente détresse; vous appelez, du fond de ce sanctuaire, à leur secours, tous vos serviteurs fidèles, tous ceux qui aspirent à vos récompenses. Venez, leur criez-vous sans cesse, me visiter dans la prison: *In carcere eram, et venistis ad me* (1); je souffre dans chacun de ces hommes délaissés qui m'environnent, venez me soulager dans leur personne; tout ce que vous ferez pour eux, c'est pour moi que vous l'aurez fait: *Mihi fecistis* (2). Que je vous connais bien à ces traits, ô amour incarné! qui disiez de vous-même: « Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, prêcher la rédemption aux captifs, et rendre l'espérance aux âmes que le désespoir a flétries! *Evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde, prædicare captivis remissionem... dimittere confractos in remissionem* (3).

Voilà le divin modèle, Messieurs, sur lequel se sont formées toutes ces âmes miséricordieuses, qui ont été, dans la suite des siècles, la gloire du christianisme et de l'humanité: un Paulin de Nole, ce grand évêque qui, après avoir distribué tous ses biens en aumônes, n'hésita pas à se vendre lui-même comme esclave, pour arracher d'autres captifs à leurs fers; un Vincent de Paul, ce saint prêtre que cette

(1) Matth. xxv, 36.

(2) Matth. xv, 40.

(3) Luc, iv, 18 et 19.

cité vit autrefois prodiguer les soins les plus tendres aux infortunés qu'une rigoureuse justice enchaînait à la rame, et qui, après avoir refusé la pourpre, n'ambitionna d'autre titre que celui d'Aumônier général des galères de France, c'est-à-dire de ministre et de serviteur de tous les forçats du royaume; un Belzunce, ce vrai pasteur, qu'il est impossible de ne pas nommer ici, qui, père des infirmes, des orphelins, des prisonniers, de tous les malheureux, se signala par un dévouement si héroïque, lorsque, bravant le plus terrible fléau, il arracha, au péril de sa vie, des milliers de victimes à la mort, et qu'enfin, par l'efficace d'une prière que la charité rendait toute puissante, il força la contagion à fuir devant lui, et sauva tout un peuple.

Nos rois très-chrétiens imitèrent, comme nos pasteurs, la miséricorde du divin chef des pasteurs et des rois; on les vit laver de leurs augustes mains les pieds des pauvres; trouver dans la sensibilité de leur cœur royal, encore plus que dans leurs trésors, des ressources inépuisables pour toutes les misères de leurs sujets; construire de vastes hospices pour les malades, et des prisons plus saines et plus commodes pour ceux que leur justice était obligée de punir; venger le crime, sans cesser de compatir aux maux du criminel; pourvoir à sa consolation et à ses besoins, interdire à son égard toute rigueur inutile, et resserrer, dans les limites les plus étroites, cette puissance terrible du glaive, dont Dieu les a lui-même armés, pour le bien commun et la sûreté de tous. Qui pourrait oublier la torture abolie par le Roi-Martyr, et la clémence presque infinie, presque excessive de notre roi bien-aimé?

Vous avez dignement secondé les vues généreuses et bienfaitantes de ce prince véritablement père de ses sujets, vous, sages et vertueux administrateurs, qui, touchés du sort de ces hommes vraiment malheureux, puisqu'ils ont de grandes fautes à expier, leur avez préparé avec tant de soin cette nouvelle et

spacieuse demeure, où ils jouiront du moins, dans leur infortune, de la lumière du ciel, et respireront librement l'air qui entretient la vie. L'humanité et la religion applaudissent à ce bienfait, et vos noms sans doute seront bénis dans ce sanctuaire par ceux qui vous devront l'adoucissement de leur captivité. Ce monument demeurera comme un des plus glorieux titres qu'ait acquis à la reconnaissance publique l'administrateur intègre, éclairé, vigilant, qui vous préside.

Et vous, ô captifs, qui êtes l'objet de notre compassion la plus vive, de notre charité la plus vraie, ne laissez pas abatre vos courages, et ne vous livrez pas à une douleur sans mesure. Songez à l'amour que vous porte le Dieu qui va s'immoler ici pour vous. Oh! si vos cœurs s'ouvraient à sa grâce, quelles consolations il y répandrait, quelles douceurs ineffables et célestes il mêlerait à vos privations, à vos souffrances et aux ennuis d'une longue captivité! Voyez quel tendre intérêt il inspire pour vous à ces hommes pieux que vous ne connaissiez pas, et qui, pour lui plaire, sont devenus vos pères adoptifs, vos nourriciers, vos serviteurs dévoués et infatigables; à ces dames chrétiennes, qui, nées parmi les grands et les riches, préfèrent à l'éclat et aux plaisirs d'un monde brillant, le soin de pourvoir à vos nécessités et de consoler vos peines. La société qui vous châtie, ne vous a pas rejetés; elle n'est pas insensible à vos maux et à vos larmes. Ces magistrats si zélés et si fermes pour le maintien de l'ordre et de la sûreté publique, après avoir rempli envers vous un pénible devoir, ne sont plus que vos protecteurs, et ne voient plus en vous que des frères malheureux. La balance de la justice est aujourd'hui en des mains équitables et religieuses: le juge même qui vous condamne, sait encore vous aimer, vous plaindre, et soulager vos misères par ses largesses. L'autorité guerrière elle-même, si redoutable, est ici confiée non-seulement à la loyauté, à la bravoure, à la noblesse

du sang, mais aux plus aimables et aux plus douces vertus, à la bonté, à l'humanité, et, comme au temps des Turenne et des Du Muy, à la piété elle-même.

Pour dernière faveur du Ciel, ô infortunés qui m'entendez! un pasteur chéri de Dieu et des hommes, dont la douceur et la charité n'ont aucune borne, et qui ne connaît d'autre sévérité que de s'immoler lui-même, vient exercer parmi vous l'un des derniers actes de sa paternelle administration dans ce diocèse, vous apporter votre Dieu, faire couler au milieu de vous, sur cet autel, le sang de l'Agneau qui efface les péchés du monde, et vous laisser, avec sa bénédiction, le gage de toutes les consolations et de toutes les grâces. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

Note de l'éditeur.— Tous les sermons contenus dans ce volume et dans les précédens, étaient de la main de l'Auteur. Nous en possédions plusieurs autres dus à la sténographie; mais ils nous ont tous paru indignes d'être offerts au public, notamment ceux d'un recueil imprimé à Paris, en 1829, chez Salmon, en trois volumes in-18.